



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

19 | 2014

Varia

« The nuisance is word magic. » Moses I. Finley et la colonisation grecque

Maria Cecilia D'Ercole



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4600>

DOI : 10.4000/anabases.4600

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 83-95

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Maria Cecilia D'Ercole, « « The nuisance is word magic. » Moses I. Finley et la colonisation grecque », *Anabases* [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/4600> ; DOI : 10.4000/anabases.4600

« The nuisance is word magic. » Moses I. Finley et la colonisation grecque

MARIA CECILIA D'ERCOLE

1967-1976, MOINS D'UNE DÉCENNIE : au sein de la vaste bibliographie de Moses I. Finley, ces dates délimitent la période où l'historien a publié des travaux, de nature très différente, consacrés au thème de la colonisation grecque. Bien que relativement courte, son enquête historique reste très féconde pour les études à venir ; les trois axes qui se dégagent au sein de cette production orienteront notre analyse. Nous aborderons successivement la notion de « frontier history », développée au colloque international de Tarente (1967), l'étude régionale et diachronique sur la Sicile antique et byzantine (1968), enfin la typologie conceptuelle de la colonisation ancienne et moderne, développée dans un important article paru en 1976.

La première étape de ce parcours intellectuel est la participation de Finley au septième colloque international sur l'histoire et l'archéologie de la Grande Grèce, qui eut lieu à Tarente en octobre 1967¹. Le septième rendez-vous de ce cycle annuel, qui se prolonge avec succès de nos jours encore, est alors consacré au thème *Città e territorio*, « cité et territoire ». Finley s'y rend en simple auditeur, au moment même où ses travaux portent, par ailleurs, sur la propriété et sur la transmission de la terre en Grèce ancienne. Il avait sans doute déjà rédigé l'article sur l'aliénabilité de la terre, paru en 1968 dans la revue *Eirene*². Cet écrit se terminait, de manière significative, par une

1 M. I. FINLEY, in « Il dibattito », *La città e il suo territorio in Magna Grecia, VII Convegno di Studi sulla Magna Grecia*, Tarente 1967, Naples, 1968, p. 186-188.

2 M. I. FINLEY, « The alienability of land in Ancient Greece. A point of view », *Eirene* 7 (1968), p. 25-32.

référence explicite au monde colonial : « New settlements in sometimes hostile environments may well have introduced formal inalienability as a measure of self-preservation. That is what such texts as the Kerkyra Melaina one suggest, and from that point of view the Aithiops story serves as a nice cautionary tale rather than as a meaningless and improbable “exception”³ ». En effet, dans ces contrées lointaines d'Occident, la répartition des terres et le contrôle de leur transmission, à savoir l'inaliénabilité des lots, apparaissent à Finley comme un choix presque obligé de la communauté, nécessaire à la reproduction et à la survie même, dans un milieu hostile. Cette réflexion de l'historien sur les formes d'appropriation et de partage de la terre devait se prolonger en 1969, à l'occasion de la Table Ronde de Chantilly qui avait réuni, à l'initiative de Jean-Pierre Vernant, « un aréopage éclectique et international », selon l'heureuse formule de Jean Andreau et de Roland Étienne⁴.

C'est donc l'intérêt pour les problèmes de la terre qui amène Finley à Tarente. Ce sera toutefois un autre thème qui va susciter sa participation au débat, dans une intervention courte mais « magistrale⁵ », qui répond à une relation extraordinairement dense, celle d'Ettore Lepore. L'historien italien y avait développé des réflexions très perspicaces sur les dynamiques entre cité et territoire⁶. Cette relation demeure, de nos jours encore, une pierre miliare dans les « colonial studies » et, plus généralement, dans les études sur les confrontations de type économique et culturelle⁷. En particulier, Lepore y avait introduit la notion de *frontier history*⁸, en faisant référence explicite au courant d'études sur la frontière américaine ouvert par Frederick J. Turner en 1893⁹. Cette référence n'est pas sans poser quelques problèmes d'interprétation. En réalité, sous la plume d'E. Lepore, la notion de frontière diverge de l'idée de Turner, comme

3 M. I. FINLEY, « The alienability of land », p. 32.

4 J. ANDREAU, R. ÉTIENNE, « Vingt ans de recherches sur l'archaïsme et la modernité des sociétés antiques », *REA* 86/1-4 (1984), p. 55-83 ; citation à la p. 62.

5 Selon la définition de M. LOMBARDO, « Introduzione », in M.I. FINLEY, E. LEPORE, *Le colonie degli antichi e dei moderni* Rome, 2000, p. XIII.

6 E. LEPORE, « Per una fenomenologia storica del rapporto città-territorio in Magna Grecia », in *La città e il suo territorio in Magna Grecia, VII Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Tarente 1967*, Naples 1968, p. 29-66.

7 Important, parmi d'autres thèmes, le rejet d'une priorité hiérarchique entre *polis* et *chora* : « Diro' subito che mi sembra difficile si possa accettare, quale che ne voglia essere il senso, un siffatto problema di priorità, sia cronologica che logico-strutturale, *pour ainsi dire* (sic). » (E. LEPORE, « Per una fenomenologia storica », p. 37).

8 *Ibid.*, p. 42-43 ; p. 51.

9 La conférence de F. J. TURNER, « The significance of the frontier in american history » fut prononcée pour la première fois à une rencontre de l'*American Historical Association* à Chicago, en juillet 1893, et publiée pour la première fois dans les *Proceedings of the State Historical Society of Wisconsin*. Avec d'autres écrits, elle a été publiée dans le volume *The Frontier in American History*, New York, 1920. Le volume a été réédité en 1947 et en 1953 ; dans cette dernière édition, l'essai figure aux pages 1-38.

Aldo Corcella l'a souligné dans un excellent bilan sur la question¹⁰ ; mais ce n'est pas le lieu pour approfondir ces thèmes pourtant passionnants. Toujours est-il que la notion de « frontier history » et de frontière, aujourd'hui presque usée, se trouve pour la première fois appliquée à l'histoire de la colonisation ancienne. Ce rapprochement attire l'attention de Finley, qui accepte, d'emblée, le défi intellectuel posé par la confrontation avec les catégories modernes. Comme il l'affirme : « Today we know a great deal about frontier history, from the experience in the United States and Canada, Latin America, Australia and the Far East. And we can learn more from them [...] than from classical Greek authors¹¹. »

Cette adhésion s'accompagne d'une exigence de définition terminologique, où Finley applique la même rigueur que l'on retrouve plus tard dans son article sur la typologie des colonies. Ainsi, cette « frontier history » ne saurait être l'histoire d'une frontière géopolitique, à l'instar de la frontière de l'Europe de l'Est, symbole, à l'époque, de mondes partagés. La frontière est pour Finley, comme pour Lepore d'ailleurs, « a social situation », qui demande à être étudiée de façon concrète et non pas abstraite, comme c'est en revanche le cas dans les écrits de Platon ou dans les constitutions d'Aristote, qui laissent deviner une grande distance par rapport aux époques archaïques. Dans ce sens, Finley déclare préférer à toute approche générale l'approfondissement de cas particuliers : si la notion de « Greek colonial world » est une abstraction, tout comme l'est l'existence d'un monde autochtone homogène, la combinaison des deux concepts finit par trahir encore davantage la perception de la réalité historique¹². Par ailleurs Finley souligne la richesse des nouvelles formes de développement social et culturel que, seule, la frontière rend possibles. Cette « social situation » devient alors le lieu où, par excellence, « everything is possible » ; où l'on peut jouir d'une liberté d'action absente dans la métropole, qui va jusqu'à se faire autochtones, to « go native », bien que ce processus soit perçu de façon négative par les Grecs eux-mêmes.

Au sein de ces enjeux, le facteur économique et social révèle les différentes morphologies des contacts culturels. La distinction s'opère essentiellement sur la base de l'exploitation de la force de travail, libre ou dépendante, exportée (comme dans la mer Noire) ou employée localement (comme en Sicile) ; sachant que ces différents cas de figure impliquent aussi une variété de relations avec les potentats locaux qui, eux, contrôlent directement la main-d'œuvre locale. Finley estime ainsi probable que dans

10 A. CORCELLA, « La frontiera nella storiografia del mondo antico », in *Confini e frontiera nella Grecità d'Occidente, Actes du colloque international Tarente 1997*, Tarente, 1998, p. 43-82 ; sur Lepore et Turner, v. en particulier les p. 60-63. Mais Lepore était lui-même conscient de ses propres divergences par rapport à Turner : E. LEPORE, « Per una fenomenologia storica », p. 60-61.

11 FINLEY, « Dibattito », p. 186.

12 FINLEY, « Dibattito », p. 187 : « In sum, the "Greek colonial world" is an abstraction, "natives" is another, and the combination of the two produces yet another which bears little relation to the historical reality. »

la région du Danube et dans la mer Noire, le commerce des esclaves se soit développé en accord avec les « chieftains » locaux, alors que l'Italie méridionale a plutôt représenté un énorme réservoir de mercenaires, employés à la fois par les Grecs de Sicile et par les Carthaginois.

On perçoit aisément la richesse des idées lancées dans cette dense réflexion, qui tout en portant sur deux mondes éloignés comme la mer Noire et l'Occident, esquisse des thèmes nouveaux qui seront repris bien plus tard, dans les années 90. Conscient de leur impact, Finley choisit de les présenter en guise de paradoxes : « To take a rather frivolous example, some “go native”, as the pejorative phrase as it¹³. » Ces suggestions, à l'avant-garde dans les années 60, sont aujourd'hui largement partagées. En 1996, un bel article de David Asheri évoquait la notion de perte de l'identité grecque dans les contextes d'affrontement culturel et d'éloignement qui souvent coïncident avec l'histoire de la colonisation¹⁴. Également fondatrice, la réflexion sur la frontière en contexte de colonisation a été abondamment développée par la suite : par exemple, en 1997, dans le colloque de Tarente, entièrement consacré à ce thème. Parmi plusieurs interventions très denses, l'apport des chercheurs français se démarque par une perspective résolument anthropologique, dont les lignes théoriques sont présentées par Jean-Loup Amselle, appliquées par Michel Bats aux sociétés du Midi de la Gaule¹⁵. Quant à l'idée de liberté d'invention, aussi artistique, associée à la frontière, elle a été développée avec la sensibilité habituelle par Francis Croissant, dans son étude de la plastique architecturale archaïque de Corcyre¹⁶.

Quelques mois après sa participation au colloque de Tarente, Finley achève sa monographie sur l'histoire de la Sicile depuis l'Antiquité jusqu'à la conquête arabe, publiée à Londres par la maison d'édition Chatto and Windus en 1968¹⁷. Deux ans après, l'ouvrage est traduit en italien¹⁸. Une deuxième édition anglaise, révisée et corri-

13 *Ibid.*, p. 187 ; quelques lignes plus loin, l'expression « More seriously » marque la transition aux thèmes économiques et sociaux.

14 D. ASHERI, « Identità greche, identità greca », in S. SETTIS, *I Greci. Storia Cultura, Arte, Società*, 2. *Una storia greca 2. Definizione*, Turin, 1997, p. 5-26, en particulier p. 24-26.

15 Dans le volume *Confini e frontiera nella Grecità d'Occidente, Actes du colloque international Tarente 1997*, Tarente, 1998, voir notamment les interventions de J.-L. AMSELLE, « Anthropologie de la frontière et de l'identité ethnique et culturelle : un itinéraire intellectuel », p. 17-42, et de M. BATS, « Identités ethno-culturelles et espaces en Gaule Méditerranéenne (principalement aux VI^e-V^e s. av. J.-C.) », p. 381-418.

16 F. CROISSANT, « Sur la diffusion de quelques modèles stylistique corinthiens dans le monde colonial de la deuxième moitié du VII^e siècle », *Revue archéologique* 2 (2003), p. 227-253.

17 Le 1^{er} février 1968, Finley signe la courte notice qui ouvre la première édition de l'ouvrage, publié par la maison d'édition Chatto & Windus : M.I. FINLEY, *A History of Sicily. Ancient Sicily to Arab Conquest*, Londres, 1968, p. XI.

18 Chez la maison d'édition Laterza : M.I. FINLEY, *Storia della Sicilia antica*, Bari, 1970.

gée, paraît en 1979¹⁹ ; elle est contemporaine de la traduction allemande²⁰. Il faudra en revanche attendre 1986, pour qu'une version française de l'ouvrage apparaisse²¹. Dès sa première parution, l'accueil réservé à ce livre de Finley est sans doute mitigé. En 1970, John Boardman, éminent connaisseur de l'archéologie du monde grec, signe l'un des premiers comptes rendus du livre, paru dans la prestigieuse *Classical Review*²² ; d'autres commentaires apparaissent dans la même année dans des revues allemandes et tchécoslovaques²³. Boardman loue la qualité du récit historique et l'ampleur de certains chapitres, notamment les pages consacrées aux révoltes des esclaves. Il déplore en revanche un intérêt moindre pour l'archéologie (une discipline qui reste en effet étrangère aux intérêts scientifiques de Finley²⁴) et s'étonne de l'absence de notes en bas de page²⁵. À cette époque, Anthony Grafton n'a pas encore expliqué les sens, les usages et les limites de ce complément érudit, garant de la qualité scientifique de l'ouvrage²⁶.

Nous reviendrons plus loin sur la réception du livre : il est pour l'heure important de souligner la particularité de cet ouvrage dans l'ensemble de la production de Finley. Vu en perspective, ce volume de quelque deux cents pages, écrit dans un style agréable et discursif, représente indéniablement un *hapax* dans la production finleyenne. Il s'agit, en effet, de la seule monographie régionale que l'historien ait jamais rédigée. Pour essayer de comprendre cette exception et pour tenter de la replacer dans le cadre plus général de l'œuvre de Finley, il faut revenir à la racine du projet éditorial, qui a été brouillé par les éditions et traductions successives. On oublie en effet souvent que le volume sur la Sicile antique constitue seulement la première partie d'une trilogie

-
- 19 M.I. FINLEY, *Ancient Sicily* (revised edition), Londres (Chatto & Windus), 1979.
- 20 M.I. FINLEY, *Das antike Sizilien. Von der Vorgeschichte bis zur arabischen Eroberung*, Munich, 1979, par la maison d'édition C.H. Beck Verlag. Le volume a été réimprimé en édition de poche en 1993 (Deutscher Taschenbuch Verlag).
- 21 M.I. FINLEY, *La Sicile antique : des origines à l'époque byzantine*, Paris, 1986 ; publié par la maison d'édition Macula, le livre a été traduit par Jeannie Carlier.
- 22 J. BOARDMAN, compte rendu de *A History of Sicily : Ancient Sicily to the Arab Conquest*, *The Classical Review* 20/1, Mar.1970, p. 57-58. Ce premier compte rendu est suivi, dix ans après, par une succincte note critique à la deuxième édition de l'ouvrage (J. BOARDMAN, note à M.I. FINLEY, *Ancient Sicily* (revised edition), Londres, 1979, *The Classical Review* 30/1 [1980], p. 157).
- 23 H. MEIER-WELCKER, rez. zu *A History of Sicily, Ancient Sicily to Arab Conquest*, Londres, 1968, *Gnomon* 42 (1970), p. 783-790 ; P. OLIVA, rec. à M. I. Finley, *Ancient Sicily to the Arab Conquest*, London, 1968, *Eirene* 9 (1971), p. 139-143.
- 24 Voir par exemple la position sceptique sur l'apport des données archéologiques, exprimée dans un débat sur l'esclavage dans l'Antiquité : M.I. FINLEY, « Problems on slave society : some reflections on the debate », *Opus* 1 (1982), p. 201-211, en particulier les p. 202-203.
- 25 Les notes aux sources apparaissent dans la seconde édition de l'ouvrage, comme Boardman le remarque dans sa courte notice de 1980 : « The welcome addition of footnotes for sources » (J. BOARDMAN, note à M.I. FINLEY... 1980, p. 157).
- 26 A. GRAFTON, *The Foot-Note : a Curious History*, Cambridge Mass., 1998³.

consacrée à l'île méditerranéenne, qui se termine avec l'actualité contemporaine²⁷. Si Finley est l'auteur du premier volume, c'est un autre célèbre historien de Cambridge, Denis Mack Smith, à l'époque Fellow de *All Souls College*, qui est en charge des deux autres volumes, sur la Sicile médiévale, moderne et contemporaine²⁸ et, sans doute, du projet éditorial tout court. C'est pourquoi, curieusement, l'introduction à la trilogie n'est pas à rechercher dans le premier volume, sur l'Antiquité, mais plutôt dans le deuxième, sur la Sicile médiévale, où Mack Smith dévoile les buts et les caractères de cette opération scientifique.

Quelles raisons scientifiques ont donc poussé les historiens de Cambridge à réaliser une synthèse sur la Sicile ? L'insularité, spécificité sicilienne, est un élément d'analogie et de curiosité pour les chercheurs (et pour les lecteurs) britanniques²⁹. D'autres aspects de l'histoire sicilienne sont également attrayants, par exemple la succession des pouvoirs politiques et des enjeux hégémoniques : « Linked to Levant and Africa as well as Europe, Sicily has sometimes seemed the very centre of the civilised world ; yet for the same reason, she has always been the envy of any powerful neighbour and a meeting-ground on which outside empires fought out their private quarrels³⁰. » Une dynamique qui engendre à coup sûr « an exotic fusion or confusion of cultures » qui donne à l'histoire de Sicile « some of its particular fascination³¹ ». Autant de thèmes qui trouvaient des résonances importantes dans l'enquête finleyenne. D'autre part, l'ouvrage se propose de corriger les reconstructions antérieures de l'histoire sicilienne, souvent fondées sur des oppositions ethniques simplifiées qui finissaient par gommer les conflits sociaux et économiques au sein des différents groupes. Cette limite était tout particulièrement présente dans le monumental ouvrage en quatre volumes sur la Sicile grecque, publié par E.A. Freeman, entre 1891 et 1894 pour Clarendon Press (Oxford)³², le seul que Mack Smith cite dans son introduction³³. La coloration ethnique – voire raciale – du tableau historique dressé par Freeman est souvent très explicite³⁴, parfois enrichie d'accents emphatiques, comme le montre par exemple la

27 Le troisième volume se clôt sur l'année 1967, alors que le volume a été publié en 1968.

28 D. MACK SMITH, *A History of Sicily. Medieval Sicily 800-1713*, Londres, 1968 ; D. MACK SMITH, *A History of Sicily. Modern Sicily : After 1713*, Londres, 1968.

29 MACK SMITH, *Medieval Sicily*, p. xvi : « What is hard to deny is the pervasive presence of what Lampedusa calls "a terrifying insularity of mind". [...] Much of the worst as well as the best in Sicilian history has come from this proud insularity. »

30 MACK SMITH, *Medieval Sicily*, p. xiv.

31 *Ibid.*, p. xiv.

32 Encore inachevé à la mort de l'auteur en 1892 : E.A. FREEMAN, *The History of Sicily from the Earliest Times*, Oxford, 1891-1894.

33 MACK SMITH, *Medieval Sicily*, p. xv.

34 La vision hellénocentrique de Freeman est analysée aussi par G. SHEPHERD, « The advance of the Greek : Greece, Great Britain and archaeological empires », in H. HURST, S. OWEN (éd.) *Ancient Colonizations. Analogy, Similarity and Difference*, Londres, 2005, p. 23-44 ; sur Freeman voir en particulier les p. 25-29.

description de la bataille d'Himère : « Hellas against Canaan, the elder Hellas against the elder Canaan, the younger against the younger – that was the cause to be judged on that memorable day³⁵. »

Quant à Finley, l'intérêt pour quelques thèmes majeurs de l'histoire sicilienne contribue à expliquer son adhésion à ce projet. La Sicile antique peut en effet apparaître comme le meilleur champ d'observation pour des processus économiques et sociaux, qui sont constamment au cœur de son œuvre. L'un est le thème des formes de dépendance et d'esclavage, qui se développent dans l'île à vaste échelle et sur la longue durée. Ce n'est pas un hasard si Finley s'arrête longuement sur les célèbres révoltes des esclaves à l'époque romaine républicaine³⁶. Le deuxième aspect, lié au premier, concerne les modèles de partage et de possession de la terre, que Finley explore notamment pour le cas de Syracuse à l'époque classique, lorsqu'il décrit les conflits sociaux au sein de la cité et la politique de confiscation et de redistribution massive des terres, pratiquée par les tyrans³⁷.

C'est un constat, cet ouvrage de Finley n'a pas reçu le même accueil que ses autres volumes³⁸, sauf peut-être en Italie, où la *Storia della Sicilia antica* est arrivée à sa neuvième édition en 2013³⁹. Il s'agit pourtant d'une opération de remarquable envergure, assurément ambitieuse, qui se situe à un tournant de la production scientifique. En tant que monographie historique rédigée par un seul auteur, le livre clôt pour ainsi dire un cycle, dans le sillon des ouvrages d'Adolf Holm⁴⁰, de William W. Lloyd⁴¹, de Edward Freeman ou de Biagio Pace⁴². Après Finley, les ouvrages collectifs n'ont pas manqué, il est vrai⁴³, mais aucun historien ne s'est plus aventuré dans la tâche de rédiger à lui seul l'histoire complexe de l'île. En même temps, l'ouvrage répond, pour la première fois dans ce domaine complexe, à une exigence de vulgarisation scientifique réussie, selon le jugement presque unanime. Tout particulièrement éclairantes à ce

35 FREEMAN, *The History of Sicily*, p. 193. Continuons à lire ses propos (p. 193-194) sur le récit carthaginois de la bataille : « Meanwhile, the Semitic version, a version which breathes a truly Semitic spirit in every word, the Shophet of Carthage is painted after the likeness of Moses and Samuel, rather than after that of Joshua and Saul. »

36 FINLEY, *A History of Sicily*, p. 137-147.

37 *Ibid.*, p. 51-55.

38 Voir par exemple, parmi les comptes rendus mitigés : R.J.A. TALBERT, compte rendu de M.I. Finley, *Ancient Sicily*, 2^e éd., Londres, 1979, *Journal of Hellenic Studies* 101 (1981), p. 199-200.

39 Toujours pour la maison d'édition Laterza : M.I. FINLEY, *Storia della Sicilia antica*, Rome-Bari, 2013⁹.

40 A. HOLM, *Geschichte Siziliens im Altertum*, 3 vol., Leipzig, 1870-1898.

41 W.W. LLOYD, *The History of Sicily to the Athenian War with Elucidations of the Sicilian Odes of Pindar*, Londres, 1872.

42 B. PACE, *Arte e civiltà della Sicilia antica*, Milan-Gênes-Rome, 1938.

43 Tel le monumental ouvrage collectif dirigé par E. GABBA et G. VALLET, *La Sicilia antica*, Naples, 1980.

sujet, les lectures de deux figures importantes des « colonial studies », en Italie et en France, Ettore Lepore et Michel Gras. En 1972, Ettore Lepore est chargé d'établir un bilan historiographique (« Rassegna degli studi ») sur la Sicile antique, pour la revue *Kokalos*⁴⁴. Bien évidemment, il ne saurait passer sous silence l'ouvrage de Finley, qui lui paraît avoir, entre autres, maîtrisé l'équilibre difficile entre la vulgarisation adressée à un vaste public et l'enquête scientifique approfondie. L'historien napolitain saisit avec lucidité les éléments de nouveauté d'un ouvrage qui tout en prolongeant le style de la monographie régionale aboutit à un renouvellement de la perspective historique. Ainsi, le récit de Finley affirme, en rupture avec la tradition antérieure, « l'inconsistance du facteur de la race dans les dynamiques entre Grecs et non Grecs⁴⁵ ». Lepore souligne la volonté de « démoderniser » les phénomènes de commerce et leur relation avec la politique et la monnaie. Il apprécie l'attention consacrée à la politique personnelle des tyrans, une marque politique et sociale spécifique des *poleis* de Sicile. Il loue la compréhension historique d'un phénomène nouveau, l'essor du monde monarchique des IV^e et III^e siècles ; enfin il apprécie l'analyse d'un phénomène complexe, telle l'acceptation du « gouvernement impérial » de Rome. La lecture d'E. Lepore privilégie ainsi les thématiques économiques et sociales, souvent au cœur des recherches historiques des deux savants.

Une perspective différente ressort du compte rendu que Michel Gras publie en 1987⁴⁶, où l'auteur salue la traduction française, enfin parue (1986) d'un livre « oublié de Finley ». Rédigé un an après la mort de l'historien, ce compte rendu apparaît dans la revue *Universalia* : la large diffusion du support éditorial, supplément à l'*Encyclopædia Universalis*, invite à un ton de vulgarisation scientifique, où les références à l'histoire contemporaine se multiplient. C'est le cas de l'allusion au projet des tyrans syracusains de construire un pont sur le détroit de Messine, d'actualité aussi dans les années 80 et pas complètement abandonné, encore de nos jours. Par ailleurs, la Sicile que Michel Gras retrouve dans l'ouvrage finleyenne est surtout la terre des déracinements et des déplacements, individuels ou collectifs, spontanés ou forcés, telles les grandes déportations voulues par les tyrans, de Gélon à Denys, ou par les armées à la solde d'Agathoclès et de Timoléon. Là encore, ces événements lointains sont évalués à travers le prisme de l'émigration du XX^e siècle.

À quinze ans de distance, malgré la différence de leurs cibles éditoriales, les lectures de Lepore et de Gras convergent toutefois sur un point essentiel. Elles s'accordent pour souligner la valeur d'un ouvrage qui peut être discuté sur des points particuliers

44 E. LEPORE, « Otto anni di studi storici sulla Sicilia antica e conclusioni del Congresso », *Kokalos* 18-19 (1972-73), p. 120-145 : pour le commentaire au livre de Finley, v. les p. 122-123.

45 LEPORE, « Otto anni di studi storici », p. 122.

46 M. GRAS, compte rendu de *La Sicile antique, des origines à l'époque byzantine*, in *Universalia. Les événements, les hommes, les problèmes en 1986*, Paris, 1987, p. 518.

mais se démarque néanmoins par sa capacité à saisir les problématiques historiques essentielles et par son rejet catégorique des idées reçues⁴⁷.

Venons-en à la troisième et dernière étape de l'apport de Finley à la réflexion sur la colonisation où il déploie, dans une démonstration rigoureuse et serrée, ce goût pour la comparaison diachronique qui est l'une des grandes qualités de son œuvre. Il s'agit de la communication prononcée devant les membres de la *Royal Historical Society* à Londres, le 19 septembre 1975, publiée l'année suivante dans la revue de la même société savante⁴⁸. Le titre est évocateur : « Colonies – An attempt at a typology ». Finley propose une catégorisation conceptuelle qui revient sur l'étymologie des termes et étudie les différentes applications du terme « colonie », dans un parcours temporel et spatial de large souffle, qui traverse la Méditerranée, l'Atlantique et l'océan Indien. Plusieurs raisons l'incitent à cette démarche. La première est l'exigence de mettre de l'ordre dans un vocabulaire chaotique, où la compréhension courante du terme « colonie » ou la traduction du vocabulaire ancien par un terme technique moderne devient extrêmement problématique. Ce n'est pas qu'une question formelle, car le pouvoir des mots est concret et profond : « The nuisance is word magic : words unavoidably carry their semantic clusters with them and, once a settlement is labelled a colony, that word's cluster becomes attached⁴⁹. »

Deuxième raison, son rejet de l'idée de continuité historique du processus de la colonisation, qui avait trouvé ses adeptes notamment en Allemagne (W. Roscher⁵⁰, E. Curtius⁵¹) et en France (P. Leroy-Beaulieu⁵²), des prédécesseurs illustres que Finley n'hésite pas à définir comme les « vigorous advocates of colonial expansion⁵³ ». Aussi, aborde-t-il cette tâche de vérification conceptuelle avec une bonne dose de pragmatisme, persuadé du fait qu'une typologie ne peut pas être en soi correcte ou incorrecte :

47 Ainsi LÉPORE « Otto anni di studi storici », p. 122 ; GRAS, compte rendu de *La Sicile*, p. 518 : « Finley interprète en permanence la documentation : on peut être ou ne pas être d'accord sur tel ou tel point, sur tel raccourci trop rapide ou sur telle conception des mécanismes des sociétés anciennes. Mais on est toujours séduits. »

48 M.I. FINLEY, « Colonies – An attempt at a typology », *Transactions of the Royal Historical Society* 26 (1976), p. 167-188. Ce volume de la revue comportait d'autres interventions consacrées au thème de la colonisation moderne et contemporaine (essais de D.B. Quinn, D.M. Wilson, T.O. Ranger, C.M. Andrew).

49 FINLEY, « Colonies – An attempt », p. 174.

50 W. ROSCHER, *Kolonien, Kolonialpolitik und Auswanderung*, Leipzig, 1848.

51 Auteur d'un ouvrage au titre éloquent : *Die Griechen als Meister der Kolonisation*, Berlin, 1883.

52 P. LEROY-BEAULIEU, *De la colonisation chez les peuples modernes*, Paris, 1874. Dans l'introduction (p. I-VII), la colonisation est définie comme un phénomène ancien comme le monde mais réservé, à la différence de l'émigration, aux sociétés les plus évoluées car il s'agit d'un « fait réfléchi, soumis à des règles, qui ne peut provenir que des sociétés très avancées » (p. I).

53 FINLEY, « Colonies – An attempt », p. 169.

elle est, en revanche, plus ou moins utile aux buts qu'elle s'est fixés⁵⁴. L'historien part du constat que le mot « colonie » correspond en anglais au terme « plantation », que l'on pourrait traduire en français par « peuplement, implantation ». Ce mot suggère la présence de communautés humaines qui ont émigré et se sont installées dans un territoire : « There was complete agreement that a colony was a plantation of men, a place to which men emigrated and settled⁵⁵. » Toutefois, Finley insiste sur le fait qu'une colonie ne saurait se confondre avec toutes formes de migration⁵⁶ : « Some emigrants are colonists, some are not colonists⁵⁷. » À partir du XVIII^e siècle⁵⁸, cette forme d'établissement est étroitement associée avec l'idée de dépendance. Cette typologie rigoureuse amène évidemment à constituer une nouvelle ordonnance des formes de la présence en terre étrangère. Ainsi, remarque-t-il, les établissements des Croisés en Palestine sont plus proches des colonisations anciennes que des modernes. En revanche, les possessions vénitiennes dans les mers égéenne et ionienne sont des formes de domination mais ne peuvent pas être considérées comme des colonies : « The Venetians were right not to speak of *coloniae* » dans la mesure où la terre est restée toujours dans les mains des Grecs leurs contemporains⁵⁹.

On s'approche ainsi progressivement de la distinction fondamentale sur laquelle Finley fonde sa typologie, qui est la possession de la terre par une nouvelle communauté qui s'installe en pays étranger⁶⁰. Ce facteur – à savoir la possession de la terre dans la colonisation – était déjà mis en valeur par Adam Smith dans la *Richesse des nations*, qui conçoit toutefois les territoires colonisés comme une étendue déserte ou presque, que les indigènes auraient même cédée aux nouveaux occupants⁶¹. C'est le

54 *Ibid.*, p. 174.

55 *Ibid.*, p. 171.

56 « But now there is a tendency, among historians at least, to equate “colonization” with any “emigration”, which I believe to be as objectionable as the equation, colony=any dependency. » (FINLEY, « Colonies – An attempt », p. 171.)

57 FINLEY, « Colonies – An attempt », p. 174.

58 À partir au moins de l'Acte du *Privy Council* qui établit au 1^{er} décembre 1660 « a Council for foreign plantations, a document in which “dominions” and “colonies” both occur as synonymous for plantations » (FINLEY, « Colonies – An attempt », p. 170-171).

59 « The Venetians were right not to speak of *coloniae* » (FINLEY, « Colonies – An attempt », p. 177).

60 « [...] It remains correct, I believe, that land is the element around which to construct a typology of colonies » (FINLEY, « Colonies – An attempt », p. 178).

61 « The colony of a civilised nation which takes possession, either of a waste country, or of one so thinly inhabited, that the natives easily give place to the new settlers, advances more rapidly to wealth and greatness than any other human society » (A. SMITH, *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, Londres, 1776, IV, 7, part. II ; dans l'édition Edinburgh, 1870, le passage figure à la p. 253).

stéréotype de l'*eremos chora*, la *terra nullius* qui ne convainc pas Finley et que Lepore refuse avec force⁶².

Revenons donc à la terre, qui est le véritable pivot de la démonstration de Finley. Dans son souci de définition rigoureuse, il précise que les conquêtes et les confiscations des terres ne donnent pas lieu automatiquement à des colonisations, comme dans le cas des différentes formes d'annexions territoriales pratiquées par Rome. Mais à l'inverse, une colonisation n'existe pas sans l'exploitation de la terre de la part de nouveaux occupants⁶³. Ce point clé de la démonstration de Finley me paraît toujours actuel : il permet de considérer comme secondaires voire accessoires toute une série de facteurs, comme les justifications diverses du départ colonial. Dans le classement proposé par Finley, les fondations grecques forment, avec les établissements phéniciens, une catégorie particulière, où les nouveaux arrivants émigrent en petits groupes pour fonder une nouvelle cité-État. Dans le cas de figure ainsi esquissé, les formes de production peuvent être l'exploitation directe des nouvelles terres ou bien l'emploi du travail dépendant, une condition semi-servile qui rappelle les formes d'hilotisme spartiate. À la rigueur, ce cas de figure ne peut être appelé une colonie, affirme-t-il : il me semble toutefois que sur ce point décisif, Finley critique le vocabulaire sans rejeter la substance du processus historique. Une telle interprétation ressort aussi, me semble-t-il, de la comparaison avec d'autres écrits plus au moins contemporains, tel un passage de *The Ancient Economy* qui met en valeur la complexité et la longue durée du processus de la colonisation grecque (« of what we call "colonization"⁶⁴ ») sans toutefois la nier.

Il s'agit là d'un point essentiel à considérer : le débat actuel sur la déconstruction de la colonisation ancienne pourrait bien tirer avantage de la rigueur conceptuelle appliquée par Finley. Malheureusement, cet article fondateur a eu un impact relativement limité dans le domaine des études sur l'Antiquité, peut-être à cause de la diffusion restreinte du support d'édition, une revue spécialisée depuis peu disponible sous forme numérique⁶⁵. Il serait sans doute souhaitable d'en pourvoir une nouvelle circulation, à l'instar de l'initiative récente (2000) de réédition et traduction promue par Mario Lombardo et Emanuele Greco, sous le titre très finleyen « Les colonies des anciens et des modernes⁶⁶ ».

Pour revenir sur la réception de l'article de Finley, encore une fois, Ettore Lepore est parmi les premiers à reprendre et à développer ces concepts avec grande finesse et vigueur intellectuelle. Que l'on considère les conférences données au Collège de

62 Déjà à partir de son essai « Fenomenologia storica », p. 42-43.

63 FINLEY, « Colonies – An attempt », p. 178.

64 FINLEY, *The Ancient Economy*, Londres, 1973, p. 170.

65 www.journal.cambridge.org.

66 M.I. FINLEY, E. LEPORE, *Le colonie degli antichi e dei moderni*, Rome, 2000. Le volume réédite deux articles des historiens, précédés par la présentation d'E. Greco (« Prefazione », p. VII-VIII) et de M. Lombardo (« Introduzione », p. IX-XVI).

France en 1982, parues en 2000⁶⁷, où l'historien italien retrace de manière aussi dense que perspicace l'étude du lexique de la colonisation, depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine, en passant par des véritables tournants de l'historiographie moderne, depuis la vision d'Adam Smith jusqu'aux auteurs anglais et allemands du XIX^e siècle (G. Grote, W. Roscher, E. Curtius). Dans des années plus récentes, la typologie de Finley a connu un regain d'intérêt, avec des conclusions, toutefois, qui soulèvent parfois des réserves. Ainsi, je ne saurais partager le point de vue d'un article récent (2005) de Sarah Owen⁶⁸ où l'auteur considère cette tentative de définition comme un pas vers la déconstruction du phénomène historique tout court⁶⁹. Un point de vue différent et, me semble-t-il, plus pondéré, se trouve dans la réflexion récemment menée par Gocha Tsetskhladze et de John Hargrave (2011)⁷⁰, où les auteurs se demandent à juste titre si c'est le mot « colonisation » qui est en cause ou plutôt la réalité historique qu'il sous-tend (« What is under attack : the process or the term ? » p. 162). La réponse est double : le caractère historique de l'essaimage des Grecs hors des terres d'origine est un constat indéniable⁷¹, malgré les difficultés, elles aussi incontestables, soulevées par le mot « colonisation ». D'autre part, ce lexique s'avère largement inapproprié aussi pour les époques postérieures. En effet, comme Finley l'avait bien saisi, les entreprises coloniales moderne et contemporaine présentent même une plus grande variété de buts et de configurations par rapport à la colonisation grecque⁷², sans que l'emploi du terme « colonie » ne soit pour autant remis en cause. Dès lors, l'usage pragmatique du mot, irremplaçable malgré ses limites, apparaît comme la seule issue d'une véritable impasse de la réflexion historique sur l'Antiquité⁷³. Par ailleurs, peut-on ajouter, ce choix apparaît légitime dans la mesure

67 E. LEPORE, *La Grande Grèce. Aspects et problèmes d'une « colonisation » ancienne*. Quatre conférences au Collège de France (Paris 1982), Études V, Centre Jean Bérard, Naples, 2000 : textes réunis par C. Albore Livadie *et al.*, avec « Préface » de J.-P. Vernant (p. 5-6) et « Introduction » de J. Andreau et A. Schnapp (p. 7-15).

68 S. OWEN, « Archaeology, analogy and archaic greek colonization » in H. HURST & S. OWEN (éd.), *Ancient Colonizations : Analogy, Similarity and Difference*, Londres, 2005, p. 5-22.

69 Sur ce thème, je me permets de renvoyer au bilan que j'ai récemment dressé : M.C. D'ERCOLE, *Histoires méditerranéennes. Aspects de la colonisation grecque de l'Occident à la mer Noire, VIII^e-IV^e siècles av. J.-C.*, Arles, 2012, p. 16-20.

70 G. TSETSKHLADZE, J. HARGRAVE, « Colonisation from Antiquity to modern times : Comparisons and contrasts », *Ancient West and East* 10 (2011), p. 161-182.

71 « What is incontestable is that Greeks established settlements overseas, and that they did so for a variety of reasons » (G. TSETSKHLADZE, J. HARGRAVE, « Colonisation from Antiquity », p. 163). Cette position ne va pas de soi, comme nous l'avons plus haut rappelé.

72 G. TSETSKHLADZE, J. HARGRAVE, « Colonisation from Antiquity », p. 173-179.

73 « So let us be content to accept that words such as “colonisation”, “colony”, etc. can only be approximations, necessary but imperfect [...] » (G. TSETSKHLADZE, J. HARGRAVE, « Colonisation from Antiquity », p. 179).

où il désigne, d'emblée, l'appropriation des terres d'autrui, qui reste le fil rouge reliant des expériences historiques si hétérogènes⁷⁴.

Pour conclure, le regard de Finley sur la colonisation apparaît extrêmement lucide et novateur, malgré la place relativement marginale de ce thème au sein de sa réflexion. La colonisation ancienne rentre dans ses domaines d'enquête puisqu'elle croise deux aspects majeurs de l'enquête économique et sociale de l'historien de Cambridge, à savoir les recherches sur la possession et la transmission de la terre et sur les formes de production esclavagiste. À partir de ces vastes thématiques, le sujet prend toutefois une autonomie dans la production finleyenne et atteint des résultats de grande envergure, notamment en ce qui concerne la définition conceptuelle. Quant à la réception de ces écrits, force est de constater qu'elle est restée plutôt inégale, non seulement dans le monde académique français, mais aussi, paradoxalement, anglo-saxon. Une exception est représentée par l'Italie, non seulement par l'importance « territoriale » des études sur la Grande Grèce et de la Sicile, mais aussi et surtout par le dialogue entrepris avec Ettore Lepore. Ce dialogue est en quelque sorte prolongé encore de nos jours, comme nous l'avons vu, par quelques initiatives éditoriales heureuses⁷⁵ : elles seraient peut-être les bienvenues aussi dans d'autres milieux scientifiques européens.

Maria Cecilia D'ERCOLE

EHESS

Cecilia.dercole@ehess.fr

74 M.C. D'ERCOLE, *Histoires méditerranéennes*, p. 200-202.

75 Dont l'initiative de la journée parisienne et sa publication dans la revue *Anabases*.